

## PARTIE I

\*

Il faisait nuit dehors. Assis sur un rocher à l'entrée d'une caverne, il contemplait la steppe bigarrée qui s'étendait devant lui. Un vent marin frais et salé lui fouettait le visage. Sa tête le démangeait, il passa sa main dans ses longs cheveux noirs emmêlés aux reflets roux, épais tel du crin de cheval. La nuit était installée et comme ses congénères, il avait la crainte de ne plus jamais revoir le jour. Il se leva le dos courbé et s'étira en arrière de toute sa masse en lançant son cri de rituel bestial dans le dessein de faire fuir les éventuels assaillants, qu'ils soient des animaux ou du genre humain. Après un dernier coup d'œil à la plaine silencieuse, il s'accroupit et pénétra dans la grotte. À la lueur d'un feu, il observa son clan recomposé qui comptait une dizaine de rescapés. Ils dormaient les uns sur les autres, sauf une femme qui se reposait à l'écart en le regardant.

Depuis quelques temps, il le sentait, c'était en lui, il savait que les membres de ce petit groupe étaient les derniers représentants de son espèce.

Il regarda la femme, elle était allongée, vêtue d'une peau de bête brune qui couvrait son corps musclé. Il progressa péniblement jusqu'à elle dans ce refuge caverneux. Poussés par les *sapiens*, ils étaient devenus des nomades. Lui, le Grand, était le chef de ce clan, il avait réussi à en sauver une partie, sa force qui découlait de sa corpulence, un mètre quatre-vingt-dix pour un poids de cent dix kilogrammes y était pour beaucoup. Ses congénères n'avaient pas la même carrure que la sienne, surtout les femmes qui composaient la majorité du groupe. Elles mesuraient moins d'un mètre cinquante et étaient trapues. En fuyant, ils avaient conservé leurs biens les plus précieux qu'ils vénéraient. Des ossements d'ours, animaux prolifiques dans cette partie du monde, dont la dénomination n'était pas encore l'Europe, ainsi qu'un large sac confectionné en peau de ce plantigrade. À l'intérieur de cette besace d'étranges statuettes scintillaient. Le Grand avait la charge de ce trésor qu'il considérait être comme plus importante que sa propre vie.

Depuis leur naissance, les hommes et femmes de ce clan n'avaient cessé de fuir. Eux, les *Néandertaliens*, qui avaient dominé ce continent pendant des millénaires, étaient confrontés depuis quelques générations à une nouvelle race, plus nombreuse et plus agressive. Physiquement, Ils étaient supérieurs, leurs muscles étaient plus robustes que ceux des *homos sapiens*, tel le hamster face à la souris.

Chaque nuit entraînait son insomnie, le chef se remémorait les scènes de massacres. Des hordes sombres de *sapiens* fondaient sur eux et après les avoir tués, les mangeaient. Il prit sa tête entre ses énormes mains marron claire poilues et se frotta le bourrelet qui formait une sorte de visière au-dessus de ses petits yeux arrondis. Cette caractéristique était typique de son espèce. Au milieu du bourrelet, une entaille le faisait souffrir, souvenir d'une vilaine blessure lors d'un combat avec ses cousins ennemis. Comme tous les *néandertaliens*, il avait un front fuyant et était dépourvu de menton. Son visage, qui semblait être gonflé, présentait une vaste cavité

nasale et était dénué de pommette. Une peau marron et de petits membres robustes finissaient le tableau de cet humanoïde.

Toutes ces spécificités faisaient qu'un *Néandertalien* était facilement reconnaissable. Selon les clans, la couleur des yeux, la teinte halée de la peau et la corpulence différaient. Leur posture, quant à elle, était plus proche du gorille que celle de l'homme actuel.

Maintenant, leur but était de survivre, ils le devaient pour leur espèce et pour la terre. Il contempla l'espoir du clan qui était recroquevillé entre les bras protecteurs des femmes. Il s'agissait d'un enfant endormi. L'âge était une notion dont ils avaient peu conscience. En dehors de la naissance et la mort, ils avaient un rituel vers huit ans qui marquait un passage. Les *néandertaliens* étaient pacifiques et avaient un mode de vie primaire. Ils vivaient dans les grottes en petits groupes d'une vingtaine de personnes. Ce mode de vie avait permis aux *sapiens*, plus mobiles et plus nombreux, dans un désir de conquêtes et de dominations, propre à leur caractère, de massacrer et traquer les descendants des australopithèques. Les *néandertaliens* ne savaient pas pourquoi les *sapiens* les pourchassaient, mais ils avaient conscience d'être différents d'eux.

Le chef pensait qu'ils devaient rester en ces lieux. Pour ce faire, il leur faudrait améliorer leur quotidien, trouver de quoi se nourrir, aménager la caverne et prévoir un endroit où se replier.

Tout d'un coup, le Grand sursauta, il venait de percevoir, par ses oreilles crasseuses, des cris et des hurlements provenant de l'extérieur de la caverne. Il se déplaça et se résolut à éteindre le feu qui était non vital pour eux, leur corps étant parfaitement adaptés au froid. Il patienta, puis n'entendant plus rien, retourna auprès de la femelle recouverte de peaux de bêtes, qui était allongée sur la terre battue.

\*\*

*France, de nos jours*

- Non, cela ne va pas être possible, je vous dis. Laissez le passage aux habitués, merci! Ces mots étaient criés pour couvrir le bruit de la musique. L'homme imposant qui les lâcha était vêtu de noir. Il se tenait debout devant l'entrée d'un club privé branché, « le chicanos ». Le regard noir du videur intimait aux trois jeunes hommes de ne pas réitérer leur demande.

- On retente? Demanda le premier d'entre eux.

- Heu... non, je ne crois pas, tu as vu le gorille aux allures d'agent secret avec son oreillette? Bon, on y va, dit le second.

Ils rebroussèrent chemin et laissèrent derrière eux l'enseigne lumineuse de la discothèque et avec elle, l'idée d'une soirée branchée.

- *Que fait-on?* Demanda le troisième dans la langue des signes.

- Attends, je regarde, répondit le premier en pianotant sur son smartphone. Après quelques recherches, le garçon aux cheveux bruns déclara aux deux autres sans relever la tête de son écran:

- Pff... de toute façon, on va se faire jeter de la même façon partout.

- Et si on se faisait un Paris by night? Demanda le deuxième garçon au corps rond.

- J'allais le proposer, j'ai ma petite idée sur l'endroit où on pourrait aller. J'ai une terrible envie d'aller voir la cathédrale.

- *D'accord*, signa le muet, un grand jeune homme noir à l'allure de boxeur qui se retourna une dernière fois pour regarder la discothèque où des personnes continuaient de franchir la porte d'entrée.

Le premier jeune homme continuait à tapoter sur son écran bleuté:

- La vache, regardez ce qui se passe encore, la planète va vraiment mal, je n'arrête pas de vous le dire!

Il montra à ses amis les vidéos d'une tornade qui venait de s'abattre en Espagne et d'une tempête sur les côtes irlandaises.

\*\*\*

Le ciel noir de Paris gronda, une fine pluie d'été s'abattit sur la ville. Le groupe des trois jeunes marchait sur les berges de la seine. Le bruit de leurs semelles grinçantes sur les pavés mouillés et leurs rires rompaient le silence ambiant.

- Bon, de toute façon on ne se serait pas éclaté en boîte, on n'est pas bien là, entre mâles, non? Demanda une voix nasillarde saoule appartenant à l'adolescent blond. Le jeune garçon au double menton vêtu d'un pull rose et d'un pantalon beige attira l'attention de ses amis:

- Eh, regardez à droite, elle est là! La belle dame de Paris.

De l'autre côté de la Seine s'érigait la cathédrale de Notre-Dame de Paris qui veillait sur la capitale de France depuis des centaines d'années.

Ivan regarda l'heure sur son téléphone portable et déclara d'un ton enjoué :

- Ça y est Gabriel, tu as dix-huit ans, on est le vingt-cinq juin et il est minuit cinq.

Léopold vêtu d'un pantalon marron souhaita également un joyeux anniversaire à son ami en lui faisant une accolade sincère.

Gabriel remercia ses deux amis de sa douce voix:

- Merci, mais en réalité c'était hier, officiellement sur les papiers c'est aujourd'hui, mais je suis né le 24 juin.

Le jeune homme, pourvu d'un visage ovale aux traits fins, commençait à sentir les gouttes d'eau se poser sur sa chevelure noire ondulée qui cachait ses deux

petites oreilles. Il secoua ses cheveux pour se débarrasser de ce liquide qui commençait à le gêner. L'eau ne semblait pas vouloir se détacher de son hôte et les gouttes poursuivaient leur chemin en perlant sur son front et en chutant sur son petit cou. L'eau cherchait inexorablement un contact avec sa peau bronzée. Gabriel aimait la pluie habituellement, mais ce soir il se sentait agressé par elle. Il avait une sensation inhabituelle, comme si le liquide voulait pénétrer son corps.

Soudainement, il se sentit mal, il était frigorifié, des vagues de froid humides traversèrent son corps jusqu'à ses os. Le jeune homme, muni d'un visage séduisant, suait à grosses gouttes. Sa tête commençait à tourner, prélude d'un malaise qui s'annonçait. Le buste plié, il se tint au mur de pierre pour ne pas tomber. Il avait la sensation que le liquide pénétrait ses entrailles. La pluie s'abattait de plus en plus fort sur le ring parisien et des uppercuts transpercèrent son corps athlétique. Le jeune homme aux lèvres charnues grimaça. Il était sonné et pour rester debout, il s'appuya sur des cordes rocailleuses.

- J'ai froid, souffla-t-il d'une voix tremblante.

Le voyant dans cette position de faiblesse, Ivan lui demanda en riant :

- Eh...Ça va mon Gaby?

Gabriel leva ses yeux marrons clairs vers lui. Il fit un signe du pouce en singeant un sourire, mais intérieurement il menait un réel combat contre un ennemi invisible et inconnu.

- T'es sûr? Insista son ami d'une voix plus grave, comprenant que ce n'était pas un jeu.

- On dirait que tu es tout bleu! Surenchérit-il.

Après ce round, il se releva.

- Mais oui, c'est bon... Répondit-il sur un ton agacé, étonnant ses amis. Gabriel était habituellement un garçon aux réactions contrôlées.

De ses mains tremblantes, il boutonna sa veste fétiche en velours noir sur sa chemise blanche. Il remonta son col et reprit son avancée pour montrer son bon état de santé.

- *Pas question de montrer ses faiblesses*, se dit l'adolescent aux sourcils droits.

Le groupe arriva sous «le pont au double», arche reliant le quai Montebello à l'Île de la Cité où une odeur infecte les prit à la gorge.

Gabriel, peinant toujours à se tenir debout, se détourna pour allumer une cigarette. Il prit une bouffée pensant que ce poison rendrait son état moins fébrile. Il refit face à ses amis et il vit Ivan jeter une bouteille en verre qui se fracassa contre le mur à côté d'un monticule de cartons.

Gabriel, la gorge serrée par la fumée, lui dit:

- Fais attention, y'a un gars à côté, t'as trop picolé? Ça te rend idiot ou quoi? Il désigna de sa main un coin de pénombre où une forme allongée recroquevillée était dissimulée. Sous un tas d'ordures, des cheveux crasseux s'en extirpaient.

Ivan rétorqua:

- Et alors? Tout en levant son pouce et index de la main gauche, qui était le

signe de ralliement entre les trois amis. De son autre main, le garçon en surpoids tenait une bouteille de rhum à moitié vide, alcool dont ils avaient tous affectionné la chaleur au cours de la soirée.

- Non, ce n'est pas bien, allez, on se casse. Le gars, il n'a pas de maison déjà, alors laissons-le! Insista Gabriel d'une voix qui se voulait autoritaire. Le jeune homme, dont le visage semblait reprendre sa coloration d'origine, tourna les talons.

- Bah si, il a une maison! Son carton, dit Ivan qui restait devant l'homme en le regardant de ses petits yeux bleus vides de raison.

- *Tu fais vraiment n'importe quoi, quand tu bois.* Signa Léopold, le visage sévère, en emboitant le pas à Gabriel.

Alors que ses amis repartaient, Ivan donna un coup de pied à l'homme toujours couché, ses deux amis entendirent un râle et se retournèrent, il avait bougé.

Ils virent Ivan les bras tendus vers le haut pour prouver son innocence à ses amis qui lui jetèrent des regards accusateurs:

- Qu'est-ce que tu as fait? Demanda Gabriel.

- Boh, pfff je lui ai donné un coup de fouet pour qu'il tienne le coup. Après un moment de silence, il continua de sa voix ivre, remarquez, comme ça on sait qu'il est vivant.

- *STOP* lui intima Léopold agacé par les excès réguliers de violence sans raison d'Ivan contre des êtres plus faibles. De ses bras musclés, il le prit par le col et le tira vers les escaliers. Le jeune homme vêtu d'une chemise blanche détestait tout acte d'injustice.

Ivan n'avait ni réfléchi ni prémédité son acte, il l'avait fait instinctivement ou plutôt par besoin. Un sourire laissant apparaître ses fossettes se dessina sur son large visage. Il était content de son action qui l'avait soulagée des vexations sur son poids, dont il était souvent victime.

Le trio venait à peine de repartir, lorsqu'un nouveau grognement, émanant du même endroit, les fit sursauter. L'homme semblait se mouvoir pour sortir de son carcan de cartons, mais peinait à le faire. Sa tête sortit telle une taupe de la terre. La lune se mit à éclairer la capuche verdâtre et les trois amis purent voir un vieux visage sale et ridé.

Sous des cheveux grisonnants et broussailleux qui descendaient jusqu'aux épaules, d'épais sourcils étaient posés au-dessus d'un regard noir perçant. Une goutte d'eau surfait sur son front tourmenté par des années d'errance. Une large bouche fine était cernée par une barbe noire goudron hirsute et envahissante. Derrière cette façade façonnée par la mendicité, immédiatement, Gabriel ressentit quelque chose d'envoûtant et de rassurant émanant de l'homme qu'il ne pouvait expliquer.

Le vieil homme était à genoux. Il se défit avec une certaine maladresse de sa prison cartonnée. Il manqua à plusieurs reprises de tomber. La situation amusa Ivan qui s'esclaffa grossièrement, sous le regard réprobateur de Léopold qui lui posa la main sur sa bouche. L'homme semblait ne pas l'avoir entendu.

Il s'adossa péniblement contre la culée du quai Montebello. De sa main droite,

gantée jusqu'à la naissance des phalanges, il prit une flasque en verre qu'il sortit de la poche intérieure de son vieil imperméable. Il la renversa et s'apercevant qu'elle était vide, il la jeta dans la seine en secouant la tête de désespoir, puis il avança péniblement jusqu'au fleuve tel un funambule. Il avait l'intention de s'y abreuver même si ce liquide n'avait pas de saveur. Arrivé à la fin de son périple, il se mit en équilibre précaire sur ses genoux et plongea dans le fleuve noire sa main gauche, sur laquelle de larges cicatrices étaient présentes. À ce moment-là, son oreille encrassée perçut un bruit de verres brisés. Il tourna brusquement la tête vers sa droite, tel un oiseau prédateur à l'affût de sa proie. Habitué à l'obscurité, ses yeux n'eurent aucun mal à distinguer trois ombres qui cherchaient à se cacher derrière le muret.

- *Quel gâchis* se dit-il, en voyant un liquide brunâtre se reprendre sur le sol. Attiré par l'odeur, l'envie était trop grande. Il décida d'aller lécher l'alcool qui ruisselait tout en observant le groupe de jeunes qui le regardait.

- Mais t'es vraiment trop con. Lâcha Gabriel d'une voix étouffée. Le garçon était toujours mal en point et se tenant la poitrine. Il ne put gronder d'avantage Ivan, le visage niais, qui venait de jeter la bouteille.

L'homme les fixait toujours. Lorsque tout d'un coup son corps se figea.

- *C'est pas possible* se dit-il ébahi.

Il concentra toute son énergie sur ce qu'il percevait. Il secoua sa tête, pour être sûr qu'il ne s'agissait pas d'une illusion jouée par son esprit fatigué. Il plissa les yeux et regarda scrupuleusement le garçon aux cheveux bruns. Il en était sûr, s'en était un, il n'y avait pas de doute.

-Yes! Souffla le vieil homme. Excité par ce qu'il voyait, sa respiration s'accéléra tout comme les battements de son cœur. Il leva la tête, la pluie venait de cesser. Peu enclin à croire aux coïncidences, il y vit un coup du destin.

- *Peut-être que ma rédemption doit passer par lui*, se dit-il.

Assis sur les marches d'escalier en pierre, Gabriel l'avait regardé, intrigué. Il murmura, en grimaçant de douleurs:

- Vous avez vu ça les mecs?

- *Quoi*, demanda Léopold.

- Il s'est levé, c'est un exploit!, ironisa Ivan qui s'était affalé en bas des escaliers.

- Toi ça ne va pas mieux et après, on dit que c'est moi qui picole trop... Ajouta-t-il en jugeant l'état de son ami.

Gabriel ne prêta pas attention à la dernière remarque d'Ivan.

- Non, non,... son... regard... Précisa Gabriel qui était persuadé d'y avoir vu quelque chose de bizarre, comme un voile argenté.

Ivan et Léopold se regardèrent, interloqués.

- Euh, je t'avouerais que je n'ai pas regardé ses yeux, déclara Ivan.

Léopold fit un signe négatif de la tête et rajouta *arrête de fumer, ça te joue des tours*.

- Bon on se casse? S'exclama Ivan de sa fine bouche pâteuse.

Les trois amis s'apprêtèrent à se relever, soudainement, il surgit devant le muret, sa vue rapprochée était encore plus effrayante et les fit hurler. Ils grimpèrent les marches de l'escalier quatre à quatre. Gabriel et Léopold se retrouvèrent rapidement en haut, sur le quai face au pont qui menait au parvis de la Cathédrale Notre-Dame de Paris. Ivan, un peu gauche, glissa sur les marches mouillées et son genou gauche cogna la pierre froide. Il ressentit immédiatement une douleur aiguë et son cri retentit dans la nuit silencieuse. Il se tut aussitôt en sentant une main froide s'enrouler autour de son mollet, tel un serpent. Ivan jeta un coup d'œil et vit qu'il s'agissait de l'homme qui tentait de le saisir. Apeuré, il secoua frénétiquement sa jambe et parvint à se dégager. Il se mit directement à la poursuite de ses compagnons qui s'éloignaient en longeant la Seine. La peur ayant éloigné la douleur.

Le vieil homme avait chuté à son tour. Allongé sur les marches froides, il tentait de crier, mais sa voix usée s'enraya et le faible son qui sortit de sa bouche était recouvert par le flux du fleuve qui tapait contre la pierre:

- Non...aten...dez... c'est...impor...tant...

Après avoir repris son souffle et une grande inspiration, l'homme, d'une assez grande taille, s'engagea dans l'escalier. Arrivé en haut des marches, son corps lui fit payer l'effort et sa tête tourna. Il chancela et tomba. Le haut de son crâne heurta violemment le bitume et sa vision se brouilla. Il tâta son cuir chevelu, un liquide rougeâtre s'en échappait. Il savait qu'il ne lui restait qu'une chose à faire, il se redressa péniblement et s'asseyant sur les pavés froids. Au loin, sur le trottoir longeant le quai, il vit le dernier des jeunes rattraper ses compagnons. Il ferma les yeux, sa respiration se mit à ralentir, les battements de son cœur se firent moins pressants. Il ouvrit la bouche et un faible son en sortit. Le bruissement de cette douce mélodie parvint jusqu'aux oreilles des trois fuyards qui se retournèrent irrésistiblement. D'un coup, le son s'arrêta, tout comme la danse aérienne des feuilles mortes qui virevoltait autour de l'homme, tels des papillons de nuit autour d'une lumière. L'homme épuisé, s'écroula sur le sol et perdit connaissance. La pluie se mit de nouveau à tomber et de fines perles lavèrent le crâne ensanglanté de l'homme blessé.

Les trois jeunes hommes avaient pris la direction de la station de métro du quai Saint-Michel où était stationné leur véhicule, mais brusquement Gabriel s'arrêta.

Non loin de là, accroupi sur le toit d'un immeuble aux ardoises bleutées, un homme vêtu d'une redingote noire et d'un pantalon en cuir venait d'atterrir. Il regardait avec délectation le blessé qui agonisait au sol. Depuis quelque temps Ryken percevait une sensation qu'il connaissait bien, mais il ne serait jamais parvenu à retrouver précisément sa trace si l'homme ne s'était pas découvert ainsi. Il s'apprêtait à descendre de son perchoir pour s'approcher de l'homme invalide lorsqu'il se ravisa. Un groupe, constitué de deux policiers et des trois adolescents, traversait me square de l'église Saint-Julien Le Pauvre pour rejoindre le vieil homme. Ryken serra les dents. Il connaissait les règles ancestrales. Il savait qu'il ne pouvait pas intervenir en la présence de ces gens qu'il répugnait. Il se mordit la lèvre inférieure. L'homme svelte au regard dissimulé derrière des lunettes rondes teintées se résigna à partir. Une tornade silencieuse vint l'envelopper et l'emporta vers le ciel opaque.

\*\*\*

\*

Léopold conduisait la vieille Peugeot 306 verte. La voiture filait sur l'autoroute A1, au nord de Paris. Gabriel était à la place du passager avant.

Ivan, assis derrière, gémissait:

- Et en plus, il pue vraiment! Et pourquoi c'est moi qui suis derrière alors que je ne voulais même pas qu'il vienne?

Le voisin d'Ivan dormait. Gabriel les avait convaincus de revenir sur leur pas pour lui porter secours accompagnés de deux policiers croisés sur le boulevard Saint-Michel. Les forces de l'ordre avaient constaté que l'homme n'était que légèrement blessé. Ils les avaient informés qu'ils n'avaient pas pour fonction de s'occuper des clochards. Ils leurs expliquèrent que les récentes émeutes qui enflammaient des quartiers de la banlieue nord de Paris monopolisaient les services d'urgence. Gabriel avait persuadé ses deux amis qu'ils ne pouvaient pas le laisser dans cet état.

Ils connaissaient tous les récentes décisions du gouvernement qui avait suspendu l'aide aux plus démunis.

La France, comme beaucoup de pays occidentaux, s'enfonçait chaque jour un peu plus dans la faillite et personne n'avait de solution. Le pays était au bord de l'insurrection. Partout, il y avait des scènes de violence contre des personnes portant un uniforme et principalement dans les banlieues.

La population était à bout de nerfs et cet état d'esprit s'était amplifié. Depuis le début de l'année, de nombreuses catastrophes naturelles sévissaient en Europe, comme si les éléments se déchaînaient contre l'homme. Ces cataclysmes avaient pris la forme de tremblements de terre, de tsunamis, d'incendies et de tempêtes....

Ivan et Léopold avaient été sensibles aux arguments avancés par leur ami, qui avait un réel talent d'orateur. Ils avaient convenu que la mère d'Ivan, qui était infirmière, l'examinerait avant qu'il ne reparte. Ivan, qui avait dessoufflé, se sentait un peu coupable de la situation et accepta.

Les yeux mi-clos de Gabriel regardaient le compteur kilométrique qui indiquait 150 km/h.

- Ralentis, tu vas nous faire avoir un accident, dit-il à moitié endormi.

- Euh, non, accélère, lança Ivan, moi, j'en peux plus derrière, sans déconner, il pue vraiment!

La remarque fit sourire Léopold, mais il laissa la même pression sur la pédale.



Il ne cessait de tourner la tête vers Gabriel. Voyant son teint blanchâtre et son front en sueur, il lui fit un signe de tête pour savoir s'il allait bien. Gabriel ne répondit pas.

Léopold porta une de ses mains à sa bouche en mimant une bouteille.

- Mais, non j'ai pas trop bu, ça va, j'ai juste froid, je dois couvrir quelque chose, j'irais voir Françoise demain, répondit-il. Il se redressa sur son siège pour se reprendre, mais le jeune homme au visage ovale ne put empêcher une grimace.

Tout d'un coup, sans le vouloir, ses yeux s'humidifièrent, un liquide montait depuis ses entrailles. Il ignorait d'où provenait ce phénomène étrange qui le rendait si vaseux et bizarre. Il ne s'était jamais senti aussi mal de sa vie. Il posa son coude droit sur la portière et y pencha sa tête où l'attendaient ses doigts positionnés en forme de fauteuil. Il ferma les yeux pour tenter d'oublier le mal qui le gagnait.

Après un moment de silence, le conducteur au visage carré voulut mettre de la musique, mais il ne parvint à trouver aucune station. Il s'énerma, fronça ses fins sourcils noirs en maudissant intérieurement son père à qui appartenait la voiture.

Léopold appuya sur le bouton du Compact Disc de l'autoradio. Une musique d'un style rock psychédélique qui semblait sortir d'une autre époque émana des deux enceintes situées à l'avant du véhicule.

♪ ♪♪ ♪♪ ♪♪ ♪

**You know the day destroys the night  
Night divides the day  
Tried to run Tried to hide**

**Break on through to the other side  
Break on through to the other side  
Break on through to the other side, yeah**

**We chased our pleasures here  
Dug our treasures there  
But can you still recall  
The time we cried  
Break on through to the other side  
Break on through to the other side, Yeah !!**

**Everybody loves my baby,  
Everybody loves my baby,  
She get She get She get  
She get high I found an island in your arms  
Country in your eyes  
Arms that chain us**

**Eyes that lie  
Break on through to the other side  
Break on through to the other side  
Break on through, oww ! Oh, yeah !**

**Made the scene  
Week to week  
Day to day  
Hour to hour  
The gate is straight  
Deep and wide**

**Break on through to the other side  
Break on through to the other side  
Break on through  
Break on through  
Break on through**

**Yeah, Yeah, Yeah, Yeah,  
Yeah, Yeah, Yeah, Yeah, Yeah,**

♪ ♪♪ ♪♪ ♪♪ ♪

- Waoou ct'e vieille chanson!! Je ne savais pas qu'il prenait les vinyles l'autoradio de ton père, Léopold! Hurla en souriant le garçon à la tête ronde et aux cheveux coiffés en brosse.

Gabriel appréciait le rythme de cette musique rafraîchissante, elle lui redonnait des forces. Il aimait ce mélange de blues et de rock, édulcoré d'un grain de folie même si habituellement, il n'était pas friand de ce genre de musique.

- Ivan, tu peux traduire, s'il te plaît? Demanda Gabriel.

- Quoi! Je ne suis pas «reverso», moi! Vous n'avez qu'à apprendre un peu l'anglais! Répondit le jeune aux joues rebondies.

- Ivan!» Insista Gabriel d'un ton grave en regardant les yeux bleus de son ami par le miroir du pare soleil.

- Ok, bon, en revanche c'est un peu flou, je pense que l'auteur a laissé une grosse part de subjectivité dans la compréhension de son texte. Cela parle d'une opposition entre le jour et la nuit. J'ai l'impression que le chanteur cherche à s'évader, à courir, mais sans dire de quoi ni pour aller où. Il dit également avoir eu du plaisir ici et qu'il cherche des trésors là-bas. Il parle d'une fille qu'il compare à une île ou un pays et qu'il se cacherait dans ses bras, mais je ne sais pas s'il s'agit vraiment d'une fille, du moins c'est quelque chose de féminin. Enfin, il parle de nouveau d'évasion de passer de l'autre côté, voilà.

Léopold siffla d'admiration, Ivan était un enfant cultivé derrière un physique un peu ingrat, son intelligence ébahissait souvent ses proches.

- T'es fort quand même, surenchérit Gabriel.

- En même temps, ce n'est pas la première fois que je l'entends, ma mère est fan de ce groupe, elle l'a mise d'innombrable fois à la maison ou dans la voiture.

- Allez, on se la remet? Demanda-t-il d'un air entraînant.

- De toute façon il n'y a rien d'autre, répondit Gabriel.

Les deux amis commencèrent à chanter en chœur le refrain. En yaourt français pour Gabriel et en parfait anglais pour Ivan. Le passager arrière bouchait ses deux petites oreilles pour ne pas entendre le désastre linguistique et les fausses notes de Gabriel. Lorsque le deuxième refrain débuta, Léopold augmenta le volume de l'autoradio.

Gabriel était enjoué, la musique l'avait revigoré, il se sentait un peu mieux.

- Break on through to the other side Break on through to the other side Break on through to the other side, yeah. chantèrent, encore plus fort, les deux amis. Léopold effectuait des mouvements de va-et-vient avec sa tête rasée en suivant le rythme de la musique.

La cacophonie ambiante ne perturbait pas le sans-abri qui s'étalait de plus en plus sur la banquette.

Léopold et Gabriel ne se doutèrent pas qu'il s'agissait d'un des plus grands tubes de la fin des années soixante. Ils étaient peu habitués à écouter ce genre de chanson avec de vrais instruments de musique.

- Au fait, qui chante? Questionna Gabriel en criant.

- The doors, hurla Ivan pour couvrir le son de la musique, puis il ajouta:

-Les portes!

- Merci, ça, je le savais quand même. Répondit le garçon brun.

Léopold mit son clignotant et emprunta la bretelle de sortie. Passé la barrière de péage, la voiture poursuivit son parcours en sillonnant les routes secondaires picardes.

Depuis quelques kilomètres, dans l'habitacle de la voiture le silence régnait. Le silence n'était rompu que par le bruit du moteur, tous dormaient. Léopold sourit en voyant dans le rétroviseur intérieur le gros nez épaté d'Ivan collé contre l'épaule de l'homme dont il avait tant décrié l'odeur. Il jeta un coup d'œil sur le cadran blanc du tableau de bord qui indiquait quatre heures du matin.

- *Quelle soirée, elle ne s'est pas passée comme prévue, mais on s'est bien amusé, en même temps, les soirées les plus réussies sont celles qui ne sont pas planifiées* pensa-t-il.

Il se demandait si Gabriel avait des regrets pour sa soirée d'anniversaire, il aurait pu espérer mieux pour cette date importante qui est un passage. Ils n'avaient pas rencontré de filles comme ils l'avaient escompté, mais Léopold avait la sensation qu'ils avaient, de nouveau, partagé un grand moment de complicité. Bien sûr, l'inconnu était là, sans qu'il sache pourquoi. Léopold était croyant et pensait que les choses n'arrivaient jamais par hasard et qu'elles avaient toujours une signification, et ce, qu'elles paraissent bonnes ou mauvaises. Le jeune homme costaud redoubla de vigilance, car il commençait à sentir la fatigue le gagner et sa conduite s'en ressentait.

Le véhicule venait de franchir le panneau indiquant l'entrée de la ville de Mont-Jolie. Il suivait une longue ligne droite entrecoupée d'un rond-point. À l'approche de la place de la mairie, ses paupières se lestèrent irrémédiablement de plomb.

Lentement, le véhicule se déporta et la roue avant droite vint frotter le trottoir. La secousse réveilla brusquement le conducteur négligeant. Il donna un violent coup de volant et freina brusquement. La voiture partit en tête à queue et s'immobilisa en travers sur la chaussée. Il se retourna et vit que personne n'avait été réveillé par le choc. Léopold se mit deux claques sur le visage et manœuvra pour emprunter une rue bordant la place fleurie de mairie. Plus décidée que jamais à rallier rapidement l'arrivée, la voiture dévora les rues aux noms d'arbres. Il s'engagea ensuite dans une côte pour atteindre la rue des Bouleaux. Arrivé au sommet, il ralentit l'allure et s'engagea dans une cité pavillonnaire qui surplombait le vieux centre-ville de la ville de Mont-Jolie.

Ce petit coin de Picardie à moins de quarante minutes au nord de Paris était jusqu'à la fin des années soixante un bourg de campagne uniquement cerné par les champs de betteraves. À cette date, les industries commencèrent à s'implanter à la

périphérie de la ville, la défigurant pour toujours.

Pendant que le monde entier vivait sous la coupole de Reagan et Brejnev, des carcans de béton se construisaient en toute hâte dans l'hexagone. La ville de Mont-Jolie ne fut pas épargnée et elle en fut métamorphosée. Peu à peu avec la zone industrielle, trois quartiers se dessinèrent. En bas un charmant centre-ville pittoresque un peu vieillot. Sur les hauteurs, deux zones. Au nord-est des barres d'immeubles en quinconce et au nord-ouest des quartiers pavillonnaires.

L'afflux de travailleurs permis à la commune d'atteindre dix mille âmes et de s'enrichir d'une diversité culturelle et ethnique réservée aux grandes villes. Dans la commune, les personnes d'origines asiatiques s'entremêlaient aux africains. Des mauriciens se trouvaient dans les mêmes associations que des québécois. Ce brassage faisaient que des enfants issus de familles slaves et ibériques devenaient les meilleurs amis.

Gabriel, Ivan et Léopold habitaient au sein de la résidence des acacias. Le quartier pavillonnaire était relié aux immeubles du quartier des églantines par la grande rue des Bouleaux. Cette artère était jalonnée d'écoles, d'un cinéma et de salles de sport. Ces bâtiments étaient les lieux de rivalités des jeunes des églantines et des acacias. Les jeunes ne perdaient jamais une occasion de se mesurer les uns aux autres et de se provoquer dont cette guerre de territoires dont les lois étaient bien connues de tous.

Les trois amis étaient voisins. Au fil des ans, ils avaient forgé une amitié liée par leur complémentarité. Léopold et Ivan se connaissaient depuis l'enfance, Marie, la mère de Gabriel s'était installée seule avec son fils de sept ans dans un coquet pavillon. Le petit garçon brun étant très timide, elle l'avait poussé à rencontrer des amis en invitant de manière récurrente les voisins qui avaient des enfants. La mère célibataire était persuadée que son fils devait se construire une amitié solide pour affronter la vie. Peu à peu, Gabriel s'est rapproché de Léopold, le benjamin de la famille Diouf, d'un an son aîné et d'Ivan Brois troisième enfant d'une fratrie de cinq garçons. Ils partageaient tous leurs temps libre ensemble. La mère de Léopold, Rose, était morte depuis trois ans suite à une longue maladie. La fin de l'éducation du jeune homme fut assurée par sa demi-sœur, Monia et son père Blaise avec qui Léopold entretenait des relations conflictuelles.

Léopold était grand, la démarche assurée et garni d'un corps athlétique qu'il avait forgé par des années de pratique de la savate. Ce sport et ses muscles lui valaient le respect de ses amis et la crainte non fondée des autres. Il avait la peau noire ébène, héritage de ses aïeux africains. De grands yeux noirs complétaient son doux visage qui caractérisait son calme et sa bienveillance. Léopold était muet de naissance, mais il ne voyait pas cela comme un handicap. L'amitié avait poussé ses amis et ses proches, dont Gabriel et Ivan, d'apprendre la langue des signes pour échanger avec lui.

Léopold gara la voiture de son père devant une maison blanche aux ardoises bleutées. Il aida Gabriel, amorphe et blanchâtre, à rentrer chez lui en le soutenant. Il était somnolent, il ne cessait de grelotter et de claquer des dents. Sans faire de bruit, Léopold le monta dans sa chambre et le déposa sur son lit. Il fit de même avec

l'inattendu invité qu'il mit sur le canapé de cette pièce sans ménagement. D'un geste fraternel, Léopold posa une couverture sur son ami. Gabriel le rassura d'un signe de la main. Il sortit de la maison pour se rendre dans la sienne qui la jouxtait.

Arrivé chez lui, il ouvrit la porte et posa son regard sur la peinture familiale qui trônait dans le salon. Le tableau représentait sa famille lors d'un voyage à Dakar.

- *Que la vie était douce en ce temps-là* se dit-il en regardant ses parents et sa sœur.

Une larme se mit à glisser sur sa joue, comme souvent lorsqu'il pensait à sa mère. La cicatrice avait encore du mal à se résorber. Il passa sa main sur son visage, grimpa lourdement les escaliers et se coucha dans son lit sans même se déshabiller.